



CHRONIQUETTE

Je lisais, ces jours-ci, que l'homme le plus riche des États-Unis était un nommé Rockefeller, dont la fortune se chiffrait par centaines de millions, et dont le revenu dépassait cinquante mille piastres par jour.

Et après ? Oh ! je connais cette réflexion populaire : que si la fortune ne fait pas le bonheur elle y contribue fortement.

J'ai mes doutes là-dessus.

J'ai vu tellement de gens heureux, même dans la misère, et un si grand nombre de riches malheureux au milieu de leurs trésors que je reste absolument convaincu que :

« Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux. »

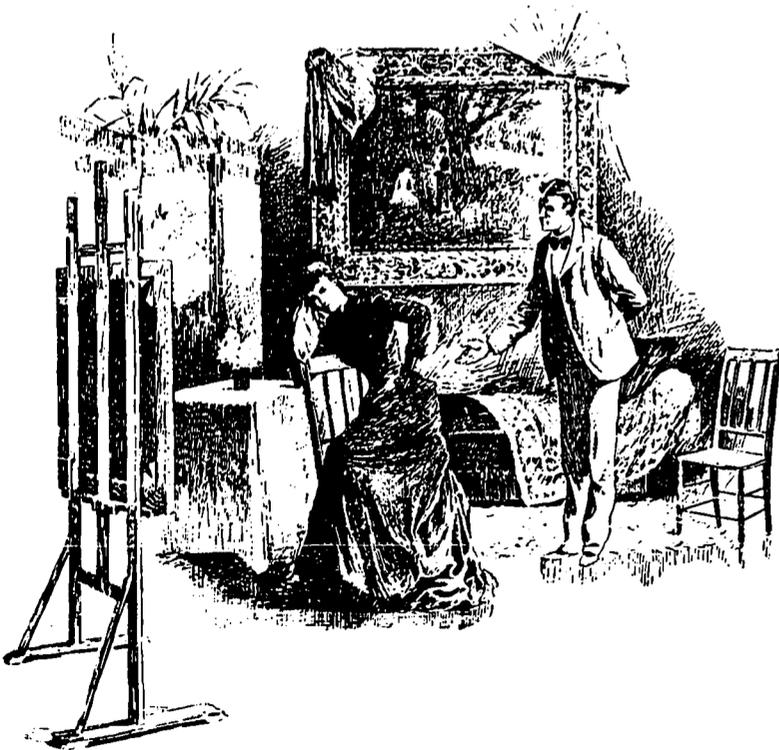
Moins la jeunesse a de richesses plus elle est heureuse et plus grande est la somme de bonheur qu'elle peut espérer rencontrer dans la vie et surtout dans la vieillesse.

Comparez l'existence que mène ce jeune d'Europe, de cet étudiant, de ces travailleurs quelconque qui doivent mettre en exploitation tous les dons qu'ils tiennent de Dieu s'ils veulent acquérir la science, l'expérience qui leur sont nécessaires pour gagner leur place au soleil. Quel est le plus heureux des deux ? du riche désœuvré, blasé, poseur et nul, ou du jeune lutteur qui souvent est obligé de se serrer le ventre aussi bien que les reins pour triompher des mauvais moments ?

Oh ! je sais ce qu'on va me dire : Ce jeune lutteur est privé de bien des plaisirs et de presque toutes ces petites satisfactions d'amour propre que procure l'argent à ceux qui en ont. Est-ce bien vrai, bien exact ?

Il a moins de plaisirs mondains, aussi ceux qu'il peut se procurer lui causent-ils des joies autrement intenses, autrement vibrantes que celles que les mêmes plaisirs procurent à ce blanc-bec qui, pour en jouir, n'a eu qu'à endosser un habit

IL S'Y CONNAIT



Jacques. — Petite sœur, tu ferais mieux d'envoyer promener ton Paul ; c'est un joueur et un tricheur.

Lisa. — Qu'en sais-tu ?

Jacques. — Nous avons joué au poker toute la nuit et nous nous sommes quittés sans avoir rien fait.

noir payé par papa et garni des billets de banque du même monsieur.

Et cette satisfaction, non pas de l'amour-propre mais de la conscience que donnent à celui qui travaille, qui peine, le sentiment du devoir accompli, la certitude qu'il remplit son devoir vis-à-vis de lui-même et de la société, et qu'il pourra un jour devenir quelqu'un après avoir fait quelque chose, cette satisfaction n'est-elle pas au-dessus de tous les plaisirs qu'on peut se procurer avec un peu d'or ?

Dans un pays démocratique comme le nôtre où, en dehors de quelques très rares exceptions, les riches et les gens à l'aise ont tous gagné leur argent on rencontre plus de vieux couples heureux que dans n'importe quel autre pays.

C'est qu'elle est douce au-delà de toute expression, qu'elle est heureuse à défier toute description cette vieillesse de deux êtres ayant vaillamment lutté pour élever leurs enfants, les caser, leur rendre les débuts moins durs qu'ils ne l'ont été à eux-mêmes et qui, leur rôle joué et bien joué, se reposent tranquillement vivant ou vivotant de ce qui leur reste du travail qu'ils ont accompli pendant souvent un demi-siècle.

Plus bas a été le point d'où ils sont partis, plus dur, plus rude et plus escarpé a été le chemin qu'ils ont parcouru pour arriver au but, plus grande est la joie qu'ils éprouvent dans le repos bien gagné dont ils jouissent.

Pour moi je ne suis jamais plus ravie que lorsque j'entends une vieille dire à son vieux : Te rappelles-tu c'était l'année où nous avons souffert du chômage, ou de la maladie ou de ceci ou de cela ? Je suis ravie parce que je comprends la joie intime qu'éprouve celle qui parle à se sentir enfin au port et l'orgueil qu'elle ressent à rappeler les combats qu'ils ont eu à soutenir pour atteindre ce port.

Et quelle affection sincère, exempte d'amertume éprouvent ces vieux qui ont traversé la vie courageusement, la main dans la main, se chicanant bien un peu de temps à autre mais se raccommodant promptement, forcément, ayant toujours besoin l'un de l'autre, à tous les instants de la vie et sachant bien qu'ils peuvent tous jours compter l'un sur l'autre et ne peuvent compter que sur eux !

Lorsqu'ils se sont mariés ils s'aimaient d'amour comme on dit dans le peuple. C'était la jeunesse, la lune de miel, le pain blanc qu'ils mangeaient en premier. La jeunesse s'en allant, les soucis venant, l'amour sans désertir ne s'est pas maintenu au diapason qu'il avait adopté aux premiers jours.

Et pourtant, regardez ces deux bons vieux, et par vieux j'entends ceux qui dépassent la cinquantaine en comptant un quart de siècle d'union. Regardez-les ; ils n'ont pas besoin de parler pour

LE MONDE RENVERSÉ



Papa. — Je suppose que vous allez me demander de vous accepter pour gendre.
Futur. — Du tout. Je désire seulement vous donner l'occasion de devenir mon beau-père.

se communiquer leurs pensées les plus intimes ; ils communiquent par le regard, tout comme ils le faisaient aux beaux jours de leur flirtage, alors que les parents n'en savaient rien. Ils ont l'un pour l'autre des attentions qui pour ne porter que sur les choses ordinaires, les plus terre à terre de l'existence n'en sont pas moins des plus touchantes. Et à la moindre indisposition qu'elle admirable sœur de charité que la femme, quel infirmier modèle que le mari !

C'est que la vie avec ses misères, ses angoisses, ses joies a uni ces deux cœurs, ces deux êtres ; les a fondus en un seul et a prouvé que c'était surtout au déclin de l'existence que l'amour était véritablement de l'égoïsme à deux.

Comme on a tort de se laisser aller au courant de ses idées ; me voilà bien loin de mon archi-millionnaire américain ; que voulais-je en dire... ? je l'ai oublié.

Ce sera pour une autre chronique. Pour aujourd'hui je sais qu'il a des millions à ne savoir qu'en faire et plus que jamais après ce que je viens d'écrire je me crois avoir le droit de penser : Et après ?

POMPONNETTE.

LA NEIGE

Fraîche, douce et pure neige,
Qui te balances gaiement
Dans les airs. — Dieu te protège !
Crains la terre qui te ment ;
Ah ! remonte au firmament.

Elle danse et tourbillonne
Sous sa charmante couronne
D'argent et de diamant.

Mon prudent conseil la blesse.
J'ajoute... mots superflus !
Elle tombe avec noblesse
Et ne se relève plus.

Privée, hélas ! du mystère,
La voilà qui git sur terre ;
Dans l'attente de la mort,
Elle rampe avec effort.
Bientôt, jaunâtre et foulée
Aux pieds froids et rudoyants
Des gens de cette vallée.
On voit ses yeux larmoyants
Regretter vertu gentille.

Je te parle, ô jeune fille !

FEUILLET.

SANS EMPLOI

Mon cher ami :

Cette cruelle coquette de Berthe m'a abandonné pour un autre qu'elle épouse dans quinze jours ; ne connaîtrais-tu pas quelque jolie fille sans laquelle il me serait impossible de vivre, etc., etc.

X.